

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 44

Artikel: Choses des Ormonts
Autor: M., Eug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214231>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 2 novembre 1918. — Le journal d'un aumônier vaudois en 1815 (Henri Sensine). — Hymne à la patrie (Georges Jaccottet). — Choses des Ormonts (Eug. M.). — Onna Misère (Marc à Louis). — La colère d'Auban (Georges Jaccottet). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boudades.

LE JOURNAL D'UN AUMONIER VAUDOIS

EN 1815

J'ai sur ma table un assez curieux manuscrit : c'est le journal de Jean-David Verrey¹, qui fut d'abord suffragant à Saint-Saphorin et ensuite pasteur dans différentes localités du canton de Vaud, entre les années 1812 et 1845. Il était à Corsier, quand il démissionna, à cette dernière date.

Son journal a pour titre : *Ma campagne de 1815 en qualité d'aumônier du Bataillon Burnat*, du 16 mars au 22 juillet.

Ce n'est pas, disons-le tout de suite, une œuvre de haute littérature. Le brave pasteur, qui fut d'ailleurs, paraît-il, un homme cultivé, fort spirituel, en même temps qu'un galant homme, n'a pas cherché à écrire pour la postérité. Son style est sans prétention. On peut cependant glaner dans son œuvre quelques détails intéressants. Le *Conteur* est tout indiqué pour les reproduire.

Le journal s'ouvre par les *Devoirs de l'aumônier, transcrits du règlement pour les milices vaudoises. Titre IX. Grand état-major. Page 98*. Ces devoirs sont indiqués dans une série d'articles allant du n° 248 au n° 257 inclusivement. Ils sont d'une belle tenue morale.

« Une des principales occupations de l'aumônier, dit l'article 250, consiste à visiter souvent les malades à l'hôpital ; il doit consoler « ceux qui souffrent, et lorsqu'il n'y a plus d'espérance pour eux sur cette terre, il peut encore les entretenir dans leurs douleurs des suprêmes espérances de la religion. »

Le règlement indique aussi que l'aumônier doit assister les criminels jusqu'à leur dernier moment, employer tous ses soins à corriger les mœurs des hommes dont la direction lui est confiée, et donner lui-même l'exemple d'une vie irréprochable.

« En général, dit l'article 257, il prendra consciencieusement à tâche de favoriser tout ce qui peut contribuer à l'amélioration des mœurs, à l'honneur et à la gloire de la patrie, et à détourner, autant qu'il est en son pouvoir, ce qui peut leur porter préjudice. »

Pour remplir cette mission, l'aumônier recevait alors de la Confédération 30 batz par jour, plus une ration de vivres de 3 batz et une de fourrage pour un cheval, de 10 batz, soit 43 batz par jour. L'auteur note qu'il a été payé très exactement par le quartier-maître, *M. Perret, d'Yverdon*. Il indique aussi, avec une

visible satisfaction, les avantages dont jouit un aumônier, qui ne quitte pas l'état-major et a généralement un bon logis. Il ajoute, du reste, qu'il faut « user de beaucoup de sagesse et d'économie » dans les villes, où il y a pas mal d'extras, et, pendant la route, car les auberges sont chères. Le vin se vendait alors 14 batz le pot (vin du Margraviat de Baden).

Jean-David Verrey laissait son père dans l'embarras avec des pensionnaires anglais, peu malléables, quand il reçut l'ordre de joindre le bataillon du lieutenant-colonel Burnat. Il aurait préféré rester chez lui. Il n'essaya pas cependant de se faire exempter, sachant, dit-il, que, s'il refusait, il ne gagnerait rien avec le Conseil d'Etat et qu'il était prudent d'obéir tout de suite.

Le bataillon Burnat séjourna d'abord à Genève, du 18 mars au 1^{er} juin, ensuite à Languenbruck (*sic*), du 11 juin au 4 juillet, puis au camp de Kersetz du 6 au 10 juillet, enfin au camp de Valeyre du 10 au 22 juillet. Il fut licencié à Lausanne le 22.

Notre aumônier se loue beaucoup de la première partie de son séjour à Genève, où les officiers furent très bien reçus par les particuliers. Il dit le plus grand bien des Genevois en général. Il avoue pourtant qu'il fut choqué par le mal qu'on disait alors, même en chaire, de Napoléon et de la France (n'oubliions pas que Genève avait été annexée à l'empire français). A ce propos, il fait un petit exposé des devoirs de charité inspiré par le plus pur christianisme.

Sur la dernière partie du séjour il est moins louangeux ; il finit par affirmer que les officiers genevois étaient jaloux des officiers vaudois et de leurs soldats, parce qu'ils exerçaient, dit-il, supérieurement.

Il laisse entendre que la politique n'était pas étrangère aux frottements dont il parle. Il note enfin, avec une juste fierté, que le commandant de place, M. de Sonnenberg, adressa au lieutenant-colonel Burnat une lettre de félicitations congue dans les termes les plus flatteurs pour le bataillon.

Jean-David Verrey raconte encore pas mal de choses assez curieuses sur ses séjours dans les autres garnisons ; il donne quelques détails sur Waterloo et l'abdication de Napoléon, dont il ne paraît pas d'ailleurs avoir saisi la portée. La philosophie de l'histoire n'est pas son fort ; ce sont les détails familiers de la vie qui l'intéressent ; il en abuse parfois. Certaines de ses remarques sont d'une amusante naïveté : « J'ai fait l'épreuve, dit-il, en parlant d'une diète à laquelle son docteur l'avait soumis, que l'air pur n'est pas un aliment qui nourrit longtemps le corps de l'homme. »

Ce qui frappe le plus dans ce journal d'un homme cultivé de 1815, c'est le peu de place qu'y tiennent les grands événements qui se passaient alors en Europe. Il est bien évident qu'un aumônier vaudois d'aujourd'hui, composant son *Journal de mobilisation*, écrirait tout différemment.

HENRI SENSINE.

¹ Je dois la communication de ce manuscrit à un de ses descendants, M. Jules-Henri Verrey, architecte à Lausanne, à qui j'adresse ici mes meilleures remerciements.

HYMNE A LA PATRIE

Des bois profonds, des lacs limpides,
Des frais vallons et des grands prés.
Levez-vous, venez, accourez,
Soufflez des libertés splendides.
Passez sur nos fronts triomphants
Comme une caresse attendrie,
La caresse de la Patrie,
Baiser de mère à ses enfants.

Voix des forêts, voix des abîmes,
Plainte du vent dans les sapins,
Cris de l'alouette, au matin,
Chantez les libertés sublimes.
Eclatez et retentissez
Dans l'espace qui s'ensoleille.
Sonnez bien haut à notre oreille
Comme la voix des jours passés.

Dans nos veines, sang des ancêtres,
Coule en de généreux frissons,
Et que nos coeurs, à l'unisson,
Battent joyeux, légers, sans maîtres.
Que le drapeau de nos aïeux
Flotte dans l'espace qui vibre,
Sa hampe fichée en sol libre,
Sa pointe montant vers les cieux.

GEORGES JACCOTTET.

En manœuvres. — Tout frais, tout rose, un vrai poupon, un jeune lieutenant est désigné pour commander une section de landwehriens, dont le chef est malade.

Notre jouvenceau pense « épater » les grognards en soulignant de gestes désordonnés ses ordres, donnés d'une voix qui s'efforce en vain de paraître virile. Dans sa suffisance, il ne saperçoit pas des sourires de ces vieux troupiers, qui en ont vu bien d'autres.

Soudain, quittant le rang, un soldat dont le chef est orné d'une barbe de sapeur, va prendre le lieutenant par la main et, aux rires de toute la section, lui dit, paternellement :

— Pleure pas, mon petit ; elle n'est pas perdue, ta maman. Vois-tu, elle est là-bas, qui te cherche pour te mettre dans ta poussette. — C.

CHOSES DES ORMONT

Tu as donné, cher *Conteur*, une liste de sobriquets vaudois. Permet, pour ce qui concerne ma vallée des Ormonts, de faire une mise au point nécessaire.

Le terme de *mouergue* donné aux habitants de toute la vallée ne s'applique en réalité qu'aux gens d'Ormont-dessus. On ne sait pas si ce mot veut dire « conducteur de mauvais chevaux » ou « mauvais conducteur de chevaux » ; si ce mot « mouergue » doit signifier quelque chose de semblable, je l'ignore, mais je me rappelle certaines moqueries adressées par les gens d'Ormont-dessous et d'Aigle à leurs voisins d'Ormont-dessus qui avaient pour habitude de marcher à côté de leur cheval en le tenant par la bride, ce qui devait être évidemment peu esthétique.

Le sobriquet *guoua* m'est inconnu.

Par contre, *vouëterin* n'appartient pas aux habitants de toute la commune d'Ormont-des-

sous, mais à ceux de la seule *seyte* des Voëtes. Les *Voëtérins* sont les gens des Voëtes, comme les *Mouessérins* sont ceux des Mosses.

Il en va de même pour la Forclaz, dont les villageois se nomment les *Forcins* — ou, pour serrer de plus près la prononciation, les *Forthins*, avec le *th* anglais. — On leur dit aussi, parfois, les *Français*, en souvenir de la défense vaillante de leur village en 1798 contre les soldats lémaniques et français.

Il n'est donc pas exact d'accorder ce nom de *forcin* aux habitants du Sépey ; ceux-ci ont le sobriquet de *Peca-hatz*, parce que, jadis, on ne trouvait de boutique qu'au Sépey et que toute la communauté devait s'approvisionner au chef-lieu et y laisser ses batz.

En somme, les mots *Vouëtérins*, *Forcins*, ne sont pas des sobriquets, mais des mots dérivés de la localité, comme Lausannois, Morgien ou Veveysois.

Il en est de même du terme Ormonens, qui est souvent employé comme un terme de mépris. Cette acceptation-là m'a toujours laissé indifférent et je suis fier d'être un Ormonens pur sang.

Pendant que je tiens la plume, — ou plutôt le crayon, — je rappelle à beaucoup de gens que les Ormonts sont dans le district d'Aigle et non dans le Pays-d'Enhaut — confusion faite à tout instant.

Enfin, la montagnarde des Ormonts se nomme une Ormonenche et celle de la Forclaz, une Forclanche. Cette forme féminine n'est pas usitée pour deux autres régions des Ormonts ; on ne dit pas Mouessérinche et Voëtérinche, mais plutôt — en patois — une Mouessérène et une Voëtérene.

* * *

I vouai éprouva ora dé vo dre n'a dzanlie ein patois d'Ormont-dézo.

« E y ave on coup n'écoula dè sordas per Dzennèvre ; lous carabiniers sautavont et trepavont dessu on pra, manéivant lau carabines.

« Lous tambous rasantplavont ei n'on car dézo on cereisi, por passa lo tein.

« Vaite qu'on âne sé boueta à brâma son « Hihan ! Hihan ! » à tin-ne-veie-gotte ! C'é fas-séive na mouesique dé toneire !

« On capitaine, qu'ave avoui (ouï) cei tredon, vint verouna utor (autour) dei tambous et lau fa dinse :

« — Atiuta-vei cei bourique que vo bahlye le ton !

« Adon, on Ormouenin qu'eire assebin tambou, a rébrequa to tzaud :

« — Na, mon capitaine, lo Bourriquo bat lo rappet por lous officiers ! »

* * *

Tinque z'ein on n'âtra.

« Dein on tzerret de tzemin dé fei que va d'Alhyo ein Ormont-déssu, y ave on coups 'na dama avoué on boubotet galhya grantet.

« Le contrôleur arreve et fa on pertuis à tuis lous bocons dé carton qu'ant nom « belhyet » et que fant paï bien tchier por cé que sant gros. La dama balhye son belhyet.

« — Et cei dè voturon boubo ! que fa l'hommo ?

— E're onco troi dzounou por paï 'na phlyiac, mimamein 'na demi-phlyiac !

« — E'r portant de lis totes grantes tzausses. E porre prau paï la phlyiac intigra !

« — Se la grantiau de lis tzausses li fa aque, i vo dzere tjet lis mimes sant la maitgia asse couertes tjet lis tiulottes dé mon boubo : é mé faudre paï adon fenameint 'na demi-phlyiac !

N'Ormouenent qu'eire asséteye découète la dama récafe à son leizi :

— Dû que l'est dince et que la grantian dé lis tzausses fa aque à l'affère, i vouai vo dre qu'i porré alla gratis su le tzemin dé fei ! »

EUG. M.

Le miroir. — Un bon vieux campagnard lit la *Feuille d'avis*, au coin de son feu. Entre une

voisine, au visage peu avenant et dont toute la personne n'a rien, oh rien de commun, avec la Vénus de Milo.

— Bonjou, François, fait-elle, mon té qu'on voit de pouëtes choses dans ces journaux !

— Est-ce qu'y feraient miroir, par hasard ? — W.

ONNA MISÈRE

QUAND l'è que la Caton à Djabram l'avai einterrà son hommo que l'étai on mècheint corps, soûlon, biberon et ribottiau, et que l'avai fié bin dâi iâdzo sa fenna, eh bin ! quand on asseyive de la consolâ on bocon, ie desâi adî :

— On hommo l'è adî on hommo !

— Vâi mâ ! l'étai on soûlon !

— Fâ rein ! On hommo l'è adî on hommo !

— N'è pas à regretta, on corps que vo fiésai quemet se l'ècosâ de la sâlla !

— M'ein fotô ! on hommo l'è adî on hommo.

... Et mè que mè faut vo redere stosse, ne dis pas : « On hommo, l'è adî on hommo ». Vu vo dere : « Lè truffie, l'è adî lè truffie. »

Et vâ ! lè truffie l'è adî lè truffie. Mâ, quemet po l'hommo à la Caton. L'è on iâdzo qu'on lè z'a pas qu'on sâ cein qu'on perd, et po lè truffie l'è tot parâ : quand on ein a min on repense à temps iô l'ein ètai.

Sé prau que sti an on ein a z'u prau mataîre et bin dâi dzein l'ant ètai bin conteint, que la Caton à Djabram.

La poûra Caton trésâi dau sè truffie, et l'étai tota trista po coïn que n'avai oncora min retrova d'hommo. Plliantâve son fochau dein la terra asse prina que dâi cheindre. On petit coup avoué la titâ de l'uti dessu la móttâ, et on vayâi lè truffie parti decé, delé. Ein ètai dâi mouï et bin balle que l'étant. Dâi mochâ quemet dâi tuître : quatro po on quartéron. La Caton sè ellinuâve, ramassâve sa granna, eimplessâi sè croubelion et sè panâ et fasai :

— Dâi z'affere dinse gros et min d'hommo po m'aidñ à li medzi. On hommo l'è adî on hommo. Quinta misère !

Pô a-te lè que passe on monsu que lâi dit dinse :

— Eh ! mon Dieu ! que de truffie vo trovâ. Plinna la terra. Et dâi pucheinte truffie. Vo dussâ être bin conteinta.

— Bin conteinta ! Pardieu vâ, bin conteinta ! L'è onna misère. Peinsa-vo-vâ : on ein trâove min de petite po lè caïon !

MARC A LOUIS.

« Fumeurs » et « non-fumeurs ». — Dans une station principale d'une de nos lignes secondaires, dont les voitures sont ventilées par l'air du temps et chauffées par la bonne humeur des voyageurs, monte une vieille campagnarde dans un compartiment de « non-fumeurs » occupé par des voyageurs du sexe barbu, en train de « torailler » ferme. En présentant son billet à l'employé, la bonne femme demande si c'est bien là (ô naïveté !) le compartiment des non-fumeurs. Réponse affirmative de l'employé ; réponse accompagnée d'un haussement d'épaules semblant dire : « Que voulez-vous que j'y fasse ; ils sont trop ! »

Une minute après, retour du fonctionnaire : « Passez-donc dans le compartiment des fumeurs, madame, il n'y a pas un chat ! » — C. B.

LA COLÈRE D'AUBAN

MONSIEUR Georges Jaccottet, ravi aux lettres de la Suisse romande dans le plein épanouissement de son talent, laisse, entre autres œuvres, une comédie intitulée *La défense du foyer*, et qui fut jouée avec un plein succès au Théâtre de Lausanne, en 1913. On y voit un avocat lausannois, Jacques Marin, sur le point d'abandonner femme et enfants pour les beaux yeux d'une jeune personne fort romanesque. Dans son désespoir, Hélène,

la femme de l'infidèle, appelle à son aide ses parents à elle, les Auban, petits rentiers vivant à Pully. Ils ne tardent pas à accourir. Nous reproduisons, en l'abrégeant un peu, la scène de leur entrevue avec leur fille.

AUBAN. — Enfin, Angèle, y comprends-tu quelque chose ?

Mme AUBAN. — Pas plus ici que chez nous ou dans le tram, où tu n'as cessé de répéter la même question.

— Je me demande si ta fille n'est pas devenue folle.

— En ce cas tu peux bien dire : « Notre fille ».

— Son mari l'abandonner ? Mais, sacrébleu, Marin est un homme sérieux, un radical bon teint qui a toujours voté avec le gouvernement !

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Un homme fidèle en politique doit l'être aussi en ménage.

— Pardon ! toi, tu as été très fidèle en politique un mouton.

— J'en suis fier.

— Cela ne t'a pas empêché...

— Ça ne compte pas. L'incident auquel tu fais allusion... malgré ta promesse d'oublier... s'est passé à une époque fort troublée. Nous coquettions avec les socialistes.

— Eh cela t'a mis en tête un grain d'anarchie conjugale.

— C'est ça... c'est-à-dire... Enfin c'est de l'histoire ancienne. La ligne droite que j'ai toujours suivie dès lors m'autorise à me montrer rigide et si mon gendre fait des frasques, je lui dirai... je lui dirai...

— Oui, que lui diras-tu ?

— Je n'en sais rien. Ma vieille expérience parlementaire m'inspirera.

— Tu n'as jamais pris la parole au Grand Conseil.

— Non ; mais j'écoutes les grands orateurs ; je buvais leurs paroles. Cela me grisait et, le soir, entre amis...

— Au café !

— Au café, parfaitement, je retrouvais, dans ma mémoire, des périodes entières et j'étais presque éloquent.

— Vous l'êtes tous trop devant une bouteille.

— L'essentiel est que je parle ferme.

— D'ailleurs je ne prévois pas qu'il faille en arriver là. Hélène a perdu la tête pour une vétile, j'en suis sûre.

— Tonnerre ! si elle nous a dérangés pour un enfantillage, je lui dirai son fait.

— Ne la rudoie pas, Auguste.

— Mais, sapristi, j'ai pourtant le droit de mourir en paix de ma retraite. J'étais député, j'ai renoncé à cet honneur.

— On ne t'a pas réélu.

— Oui... c'est-à-dire... enfin c'est la même chose. J'étais président du cercle de Beau-Soleil, j'ai décliné une réélection...

— On t'a fait comprendre qu'il fallait rajeunir les cadres.

— Dis tout de suite qu'on m'a mis à la porte. J'ai déniché un beau parti pour Hélène.

— C'est elle qui l'a trouvé.

— Mais, encore une fois, c'est la même chose. Et j'ai le droit, maintenant, de vivre tranquille, loin des tracas et des embûchements.

— Mais, mon ami, ne t'énerve pas, je t'en supplie. Garde ton calme ou sinon tu prononceras des paroles que tu regretteras demain. Car tu es bon, tu aimes ta fille...

— Je crois bien.

— Alors domine-toi ; ne songe qu'à son bonheur.

— Bien, bien, c'est entendu, je serai calme.

— Voilà Hélène.

HÉLÈNE. — Bonjour maman ; bonjour, papa.

Mme AUBAN. — Ma chérie, qu'est-ce que cette épouvantable nouvelle que tu nous annonces ?

AUBAN. — Sans préparation aucune. J'étais occupé à tailler un rosier magnifique, un Maréchal Nielle unique, quand ta mère m'a tendu ton billet. Ça m'a donné un tel coup que, crac, j'ai taillé la maîtresse branche : six boutons flambrés.

HÉLÈNE. — Je suis désolée, papa, de te coûter six boutons de rose.

AUBAN. — Enfin, explique-nous ce qui t'arrive. Car, enfin, je suis ton père ; j'ai été député en nonante-six et je ne te laisserai pas chicaner ainsi par un Monsieur qui est bon radical sans doute, mais qui n'a pas voulu entrer dans la Loge.